

# **Le travail féminin en Suisse au fil du temps : une étude de "Comme le Sable" (1946), "La Paix des ruches" (1947) et "Hélas nos Chéris sont nos ennemis" (1995)**

Autor(en): **Charnley, Joy**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera  
delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **56 (2009)**

Heft 1: **Fascicule français. Poétiques de la liste (1460-1620) : entre clôture  
et ouverture**

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-271233>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le travail féminin en Suisse au fil du temps : une étude de *Comme le Sable* (1946), *La Paix des ruches* (1947) et *Hélas nos Chéris sont nos ennemis* (1995)

## Introduction

La question du travail est depuis longtemps au cœur des débats menés au sein du mouvement féministe<sup>1</sup> et même celles qui ont défendu une position essentialiste sont toujours restées conscientes de l'importance pour les femmes d'être présentes dans le domaine public :

[Si] un certain nombre de féministes de la première moitié du siècle partagent l'idéologie essentialiste qui accorde aux hommes et aux femmes des qualités différentes selon leur rôle dans la reproduction, elles ne vont pas jusqu'à accepter d'être exclues de la place publique, une exclusion qui serait inhérente à leurs « qualités » féminines de réserve et de fragilité<sup>2</sup>.

Si le travail salarié a été perçu par beaucoup comme un moyen d'acquérir son indépendance<sup>3</sup>, le fait de s'intégrer dans le monde du travail sans critiquer fondamentalement l'organisation et les valeurs masculines qui y prédominent a également été remis en question. En 1938, dans *Three Guineas*, où elle plaide en faveur de la paix et de l'éventuelle influence pacifiste des femmes, Virginia Woolf se demande par exemple à quoi cela sert d'acquérir de l'influence dans la société en intégrant le monde du travail, si cette influence féminine est tout aussi

---

<sup>1</sup> Sur la première vague voir par exemple Christine Bard, « Les antiféminismes de la première vague » dans Bard (éd), *Un siècle d'antiféminisme* (Paris : Fayard, 1999), pp. 41-67 (47-51) ; sur l'interprétation féministe socialiste du travail, voir par exemple Bonnie S. Anderson et Judith P. Zinsser, *A History of their Own. Women in Europe from Prehistory to the Present*, 2 vols (London : Penguin, 1988), II, pp. 371-9.

<sup>2</sup> Andrée Lévesque, dans Eliane Gubin et al (éds), *Le Siècle des féminismes* (Paris : Editions de l'Atelier/Éditions Ouvrières, 2004), pp. 87-99 (p. 89).

<sup>3</sup> Rappelons *A Room of One's Own* (1929) de Virginia Woolf, qui prend comme point de départ l'idée que pour assurer son indépendance et pouvoir écrire il faut « £500 par an et une chambre à soi ».

nocive que celle des hommes?<sup>4</sup> Comment, demande-t-elle, peut-on « enter the professions and yet remain civilized human beings »<sup>5</sup>, comment travailler tout en gardant son indépendance d'esprit et sans être « contaminée »?<sup>6</sup> Faut-il peut-être rester « en dehors » des structures masculines et trouver de nouvelles approches, « finding new words and creating new methods »?<sup>7</sup> En 1949 dans *Le Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir est plus positive quant au travail et son potentiel de libérer les femmes, remarquant que « le travail aidera puissamment à [leur] équilibre physique »<sup>8</sup>. Le modèle socialiste présente pour elle à cette époque une éventuelle solution, où « les femmes élevées et formées exactement comme les hommes travailleraient dans les mêmes conditions et pour les mêmes salaires »<sup>9</sup>. Mais si elle déclare que « c'est le travail qui peut seul [leur] garantir une liberté concrète »<sup>10</sup>, elle reste aussi tout à fait consciente que « le travail aujourd'hui n'est pas la liberté »<sup>11</sup> car la transformation sociale qui va de pair avec la libération des femmes n'a pas encore eu lieu. Pendant les années 1970, le mouvement des femmes a continué à débattre de la question, se demandant s'il fallait ou non soutenir le « salaire ménager », et certaines féministes, telles que Ann Oakley, ont dénoncé le travail non-rémunéré fait par les femmes à la maison, prônant la promotion enthousiaste du travail à l'extérieur :

For daughters, there must be a constant affirmation of the female's capacities outside the home. [...] a sense of *excitement* must be communicated about the areas of self-realization which lie beyond the kitchen door<sup>12</sup>.

---

<sup>4</sup> Virginia Woolf, *Three Guineas* (London : Hogarth Press, 1938 ; 1977) ; les citations proviennent de l'édition de 1977. Dans *Virginia Woolf* (London : Chatto and Windus, 1996) pp. 691-4, Hermione Lee explique la réception souvent hostile de ce livre.

<sup>5</sup> Woolf, *ibid.*, p. 144.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>8</sup> Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, 2 vols (Paris : Gallimard, 1949 ; 1976), II, p. 619 ; les citations sont tirées de l'édition de 1976. Anderson et Zinsser, *A History of their Own*, *op. cit.* (II, p. 408) nous rappellent que Beauvoir a par la suite trouvé sa conclusion un peu vague et sa confiance dans le socialisme exagérée.

<sup>9</sup> Beauvoir, *ibid.*, II, pp. 653-4.

<sup>10</sup> *Ibid.*, II, p. 597.

<sup>11</sup> *Ibid.*, II, p. 598.

<sup>12</sup> Ann Oakley, *Housewife* (Allen Lane, 1974 ; Penguin, 1976), p. 241.

En contraste avec ceci, le *MLF* a cependant avancé une critique en profondeur du monde du travail basé sur le capitalisme et, tout en reconnaissant l'importance de l'indépendance financière pour les femmes, a perçu la carrière professionnelle comme « une intégration trop normalisante, une manière d'agir comme les hommes à laquelle il faut s'opposer »<sup>13</sup>.

Ce débat est en tout cas loin d'être clos car, à l'ère du « postféminisme » et de ses nombreuses remises en question, on continue à se demander si l'importance accordée au travail salarié n'est pas un piège qui indiquerait tout simplement que les femmes auraient adopté sans question les valeurs masculines sans chercher à les transformer<sup>14</sup>. Un colloque récent, au titre évocateur, voire provocateur – « Le travail, outil de libération des femmes ? » – a d'ailleurs reposé la question de la valeur du travail pour les femmes<sup>15</sup>. Comme le dit Silvia Ricci Lempen dans son compte-rendu du colloque, « le féminisme a investi le travail rémunéré, hors du foyer, d'un formidable pouvoir émancipateur »<sup>16</sup> mais malgré des années de lutte pour obtenir le droit de travailler à l'extérieur, on constate que « le vrai problème, encore quasi intact, est celui du « travail à l'intérieur »<sup>17</sup>. Souligné déjà par Beauvoir en 1949<sup>18</sup>, le partage des tâches reste donc un problème de fond et toute considération du travail à l'extérieur doit aussi tenir compte du travail à l'intérieur<sup>19</sup>.

---

<sup>13</sup> Julie de Dardel, *Révolution sexuelle et Mouvement de libération des femmes à Genève (1970-1977)* (Lausanne : Editions Antipodes, 2007), p. 74. Voir aussi Louise Vandelac, (éd), *Du travail et de l'amour : les dessous de la production domestique* (Montréal : Saint-Martin, 1985 ; Paris : Syros Alternatives, 1988).

<sup>14</sup> Voir par exemple Michèle Le Dœuff, « A Little Learning: Women and (Intellectual) Work », dans Kelly Oliver et Lisa Walsh (éds), *Contemporary French Feminism* (Oxford University Press : 2004), pp. 74-89. Elle se demande précisément si les femmes ne seraient pas en train de s'identifier aux valeurs des hommes « when we assume that access to the labour market is an important aspect of our liberation process » (p. 88).

<sup>15</sup> Colloque organisé le 21 avril 2007 à Lausanne. Plusieurs communications données lors du colloque ont été publiées dans *Nouvelles Questions Féministes*, 27, 2 (2008).

<sup>16</sup> *Nouvelles Questions Féministes*, 26, 3 (2007), 133-136 (p. 133).

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>18</sup> Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, *op. cit.*, II, p. 598.

<sup>19</sup> Dans l'éditorial de *Nouvelles Questions Féministes*, 27, 2 (2008) on lit que « les femmes consacrent deux fois plus de temps au travail domestique que les hommes », c'est-à-dire dans le cadre de la Suisse, 32 heures hebdomadaires pour les femmes contre 16 pour les hommes (p. 5). Un article récent dans *Chronique Féministe*, 100, janvier/juin 2008, souligne le fait que pour beaucoup de femmes le travail salarié représente un fardeau supplémentaire bien plus qu'une libération (p. 15).

## Les femmes et le travail en Suisse<sup>20</sup>

A certains moments de l'histoire et dans certaines sociétés, le travail des femmes a été fortement découragé voire interdit, souvent sous l'impulsion comme le dit Susan Brownmiller, d'un « bourgeois value system propelled by industrious struggle and material gain to pridefully create a woman of total economic dependency in a home in which she now ranked as an ornamental possession, [...] a reward of free enterprise, a tribute to the virile success of men »<sup>21</sup>. Mais les femmes ont bien sûr toujours travaillé :

For we should all be aware that women do indeed work. According to the United Nations, women are responsible for two-thirds of the working hours on this planet. Nonetheless, the current image does not fit with those figures, for the view remains that women do not work, or only rarely, or even that there is something unnatural about a working woman, that is a woman working outside her rightful place<sup>22</sup>.

En Suisse en 1920 un peu plus de 30 % des femmes actives étaient mariées, une proportion qui, vingt ans plus tard, avait baissé de 5 %. En plus le pourcentage de femmes actives baissait régulièrement, passant de presque 47 % en 1910 à un peu plus de 35 % en 1941<sup>23</sup>. Pendant les années 1920 et 1930, de nombreux emplois ont été créés dans le secteur tertiaire : en Suisse pendant cette période, 50 % des postes dans le tertiaire étaient occupés par des femmes et en 1920 42 % des femmes actives travaillaient dans un bureau<sup>24</sup>. Comme le dit Brigitte Studer, « during the inter-war years the non-employed housewife and mother was still not a

---

<sup>20</sup> A titre de comparaison avec la situation des femmes en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis pendant cette période, voir par exemple Sheila Rowbotham, *A Century of Women. A History of Women in Britain and the United States* (London : Viking, 1997).

<sup>21</sup> Susan Brownmiller, *Femininity* (London : Paladin, 1986), p. 176.

<sup>22</sup> Le Dœuff, « A Little Learning », *op. cit.*, p. 83.

<sup>23</sup> Brigitte Studer, « Sites of Contest and Negotiation : Women's Industrial and Clerical Work until the Second World War in Switzerland », dans Denise de Weerdt (éd), *Gender and Class in the Twentieth Century/Sexe et Classe au XX<sup>e</sup> siècle* (Ghent : Archief en Museum van de Socialistische Arbeidersbeweging/MIAT, 2000), pp. 137-155 (p. 149).

<sup>24</sup> Nora Natchkova et Céline Schoeni, « Entre angoisses masculines et profit patronal : jalons de l'évolution du travail féminin en Suisse (1888-1945) », dans Sabine Christe, Nora Natchkova, Manon Schick, Céline Schoeni, *Au foyer de l'inégalité. La division sexuelle du travail en Suisse pendant la crise des années 30 et la Deuxième Guerre mondiale* (Lausanne : Editions Antipodes, 2005) pp. 21-33 (pp. 26, 27).

generalised reality»<sup>25</sup>, mais malgré cela, pendant toute cette période il y a eu de fortes résistances au travail féminin et les femmes ont souvent été obligées de justifier leur désir ou leur besoin de travailler à l'extérieur du foyer. Des femmes mariées qui étaient fonctionnaires et dont le mari travaillait également, étaient critiquées parce qu'elles profitaient d'un « double salaire » au moment où il y avait des hommes au chômage, et d'aucuns supportaient mal l'idée qu'une femme puisse préférer le travail rémunéré au travail domestique<sup>26</sup>. Car, comme le fait remarquer Nora Natchkova, « il ne faut pas que 'la' femme fasse le travail qui est destiné au sexe masculin. C'est seulement à ces conditions que l'irruption des femmes dans le marché du travail à un moment précis peut être tolérée »<sup>27</sup>.

A la fin du XX<sup>e</sup> et au début du XXI<sup>e</sup> siècle, les femmes en Suisse, surtout une fois mères, continuent à devoir se poser des questions par rapport au travail qui ne concernent guère leurs homologues masculins :

Should one set of expectations be viewed as a predictable retreat into a feminine tradition of dependence, another as a singular expression of unfeminine aspirations, and the third as an admirable solution possible only for the extremely ambitious, extremely energetic few, or for those who are lucky to live with more mildly ambitious, nurturing partners ?<sup>28</sup>

70% de femmes en Suisse sans enfant travaillent, contre 22% de celles qui ont des enfants<sup>29</sup> et 40% de femmes travaillent à plein temps<sup>30</sup>. On peut noter quelques progrès sur le plan législatif – en 1981 la Suisse a inscrit dans sa Constitution l'égalité entre les sexes, en 1996 une loi sur l'égalité des salaires a été introduite<sup>31</sup>, en 2004 le congé de maternité rémunéré a enfin été obtenu – mais il faut également souligner les

<sup>25</sup> Studer, « Sites of Contest and Negotiation », *op. cit.*

<sup>26</sup> *Ibid.* et Céline Schoeni, « La lutte contre les doubles salaires et l'emploi féminin dans les années 30 », dans *Au foyer de l'inégalité, op. cit.*, pp. 35-103.

<sup>27</sup> Nora Natchkova, « Etude de la politique patronale face à la main d'œuvre féminine en Suisse (1939-1946) », dans *Au foyer de l'inégalité, op. cit.*, pp. 105-179 (p. 121).

<sup>28</sup> Brownmiller, *Femininity, op. cit.*, p. 181.

<sup>29</sup> Chiffres publiés dans *L'Hebdo*, 18 mai 2006 (no. 20), p. 160.

<sup>30</sup> Chiffre cité dans Lara Cataldi et Valérie Buchs, « Egalité des sexes au boulot ! » *L'émilie*, mai 2005 (1493) p. 17.

<sup>31</sup> *L'émilie*, mai 2006 (1502), p. 9. Voir également le dossier publié dans *L'émilie* à l'occasion du dixième anniversaire de la « loi sur l'égalité » (1493/mai 2005/pp. 12-17).

problèmes d'application de telles lois qui ont donné lieu à de nombreuses manifestations féministes<sup>32</sup>. En plus de ces difficultés d'application, certains aspects semblent avoir très peu évolué : le travail domestique est encore largement assumé par les femmes<sup>33</sup>, les stéréotypes dans le monde du travail continuent à être très présents<sup>34</sup>, avec pour résultat que les filles sont toujours orientées dans une gamme de métiers beaucoup plus limités que les garçons<sup>35</sup> et qu'on compte par exemple 58 % d'étudiantes contre 13,5 % de professeures d'université<sup>36</sup>. En outre en 2000 on estimait que les femmes en Suisse gagnaient en moyenne 21,3 % de moins que les hommes<sup>37</sup> :

En effet, le portrait actuel du travail féminin est encore bien sombre. Le collectif Femmes en grève rappelle que l'inégalité entre femmes et hommes règne en matière de travail salarié, tant au niveau des salaires, des professions pratiquées, des possibilités d'avancement que du temps de travail. Le déplacement des frontières des égalités ne signifie pas pour autant que celles-ci aient disparu<sup>38</sup>.

La Suisse a tardé à développer les structures sociales (crèches, cantines scolaires, garderies après l'école) qui facilitent la vie des parents et certaines y voient maintenant une explication du bas taux de natalité dans le pays et un frein à l'égalité des chances<sup>39</sup>. Même si certains cantons introduisent enfin des mesures qui permettront à davantage de femmes de

---

<sup>32</sup> La grève nationale des femmes a eu lieu le 14 juin 1991 et avait pour but de protester contre la mauvaise application de la loi sur l'égalité. La « Veille des Femmes », qui a duré pendant près d'un an en 2005, visait à souligner l'inégalité de représentation entre femmes et hommes dans les institutions politiques suisses ; voir Diane Gilliard, *Le livre de la veille des femmes* (Zurich : Benteli Verlag, 2006). Sur les femmes et le travail en Suisse, voir aussi Collectif Femmes en grève, *Le temps compté de l'égalité. Réflexions féministes* (Lausanne : Plusprint, 1998), pp. 43-61 et Josette Wenger dans Erica Deuber Ziegler et Natalia Tikhonov (éds), *Les femmes dans la mémoire de Genève du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle* (Genève : Editions Suzanne Hurter, 2005), pp. 237-8.

<sup>33</sup> Anne-Françoise Praz et Christian Schiess, « Promotion des carrières féminines à l'Université : quels outils ? » *L'émilie*, mai 2006, (1502) p. 20.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> Annelies Debrunner, « Career Opportunities for Women : New Possibilities at Swiss Colleges ? » dans Joy Charnley et Malcolm Pender (éds), *Intellectual Emancipation : Swiss Women and Education*, Occasional Papers in Swiss Studies, 4 (Berne : Lang, 2001), pp. 99-120 (pp. 101-2).

<sup>36</sup> Wenger, *op. cit.* p. 237.

<sup>37</sup> Manon Schick, « Les ouvrières chez Paillard : le caractère transversal de la discrimination sexuée (1937-1948) », dans *Au foyer de l'inégalité op. cit.*, pp. 181-243 (p. 224, note 94).

<sup>38</sup> *Ibid.*, pp. 242-3.

<sup>39</sup> Wenger, *op. cit.*, p. 238.

travailler si elles le souhaitent<sup>40</sup>, la protection légale de femmes enceintes pourrait encore être renforcée et les attitudes envers les femmes actives qui ont des enfants restent dans certains secteurs plutôt négatives<sup>41</sup>.

## Alice Rivaz<sup>42</sup>

Alice Rivaz (1901-1998) a surtout connu le monde du travail à travers son emploi au *Bureau International du Travail*, expérience qui lui a permis de dépeindre de façon précise dans son œuvre le travail de petites employées au sein d'une grande organisation<sup>43</sup>. Elle ne s'est cependant pas limitée au domaine littéraire puisque, consciente des enjeux politiques, elle a également consacré des écrits théoriques au travail féminin<sup>44</sup>. Son travail de bureau, plutôt envahissant, rendait difficile la poursuite d'un travail littéraire et c'est au cours d'une période de chômage pendant la Deuxième Guerre mondiale (lorsque le *BIT* avait déménagé au Canada) que Rivaz a trouvé le temps d'écrire. Après son premier roman, *Nuages*

---

<sup>40</sup> Voir par exemple Rosemarie Simmen, « Women in Switzerland since 1971 : Major Achievements – Minor Changes ? » dans Joy Charnley, Malcolm Pender et Andrew Wilkin (éds.), *Twenty-five Years of Emancipation ? Women in Switzerland 1971-1996* (Berne : Lang, 1998), pp. 13-23 (p. 19). Un article récent dans *Le Temps* (9 août 2008, p. 12) concernant l'introduction de cantines scolaires montre à quel point cette question est encore d'actualité en Suisse.

<sup>41</sup> Au sujet des difficultés rencontrées par les femmes en Suisse qui veulent reprendre le travail après la naissance d'un enfant, et des attitudes envers les travailleuses enceintes, voir Valérie Balley, « Travail et Maternité ne font pas encore bon ménage ! » et « Grossesse et travail : des témoignages édifiants », *L'émilie*, 1502 (mai 2006), p. 13 et pp. 14-15.

<sup>42</sup> Pour davantage de détails biographiques sur Rivaz, voir Françoise Fornerod, *Alice Rivaz. Pêcheuse et bergère de mots* (Carouge/Genève : Editions Zoé, 1998) ; Roger Junod, *Alice Rivaz* (Editions Universitaires de Fribourg, 1980) et *Ecriture*, 48 (automne 1996). Rivaz parle également de sa vie dans une interview dans la série *Plans-Fixes* (no 1037/1986).

<sup>43</sup> Par exemple dans le roman *Le Creux de la vague* (Lausanne : L'Aire-Rencontre, 1967 ; Vevey : L'Aire bleue, 1999), situé en 1933, qui constitue une sorte de suite à *Comme le Sable* et dans ses recueils de nouvelles, tels que *Sans alcool* (Neuchâtel : La Baconnière, 1961 ; Genève-Carouge : Editions Zoé, 1998). Etant donné la position « différentialiste » de Rivaz, il est également intéressant de noter que le *Bureau International du Travail*, qui soutenait l'introduction de mesures de protection spéciales pour les femmes, a du coup été perçu par certaines féministes comme « le relais international des intérêts masculins ». Voir Eliane Gubin, « Pour le droit au travail : entre protection et égalité », dans Gubin, *Le Siècle des féminismes, op. cit.*, pp. 163-78 (p. 174).

<sup>44</sup> Michel Cambrosio, « La 'question sociale' et l'influence de Paul Golay dans l'œuvre d'Alice Rivaz », *Etudes de Lettres*, 1 (2002), 23-30 (pp. 27-9) ; Fornerod, *Pêcheuse et bergère, op. cit.*, pp. 21-3, 44 ; voir aussi les articles de Rivaz publiés dans *Ecriture*, 57 (printemps 2001), 17-47. Rivaz parle de son père et de ses convictions politiques dans *L'Alphabet du matin* (Lausanne : Coopérative Rencontre, 1968 ; Vevey : L'Aire bleue, 2002).



dans la main (1940), paraissent donc *Comme le Sable* (1946) et *La Paix des ruches* (1947)<sup>45</sup>.

Décrit par des critiques comme «agressivement féminin»<sup>46</sup>, «militant»<sup>47</sup> ou bien «un pamphlet féministe fort discret»<sup>48</sup>, *La Paix des ruches* est généralement considéré comme le texte de Rivaz le plus clairement féministe<sup>49</sup>. Publié bien avant le début du mouvement des femmes de la deuxième vague et avant des textes majeurs tels que *Le Deuxième sexe*, le roman de Rivaz a paru extrême aux yeux de certain-e-s à l'époque. Mais nous y retrouvons maintenant des questions sur la place des femmes dans la société et dans le monde du travail qui restent encore tout à fait d'actualité<sup>50</sup>. Il est vrai que Rivaz se voyait comme une pionnière dans le domaine du féminisme<sup>51</sup> et elle nous donne dans ce texte ce qu'on a appelé «a very clear revolt against what society had determined to be the role of women, and an acerbic critique of masculinity»<sup>52</sup>.

Situé pendant les années 1930, ce roman a comme personnage principal Jeanne Bornand, qui est mariée, sans enfants, et travaille à mi-temps comme dactylographe dans un bureau. Comme la plupart des femmes pendant les années 1930, Jeanne et ses collègues occupent des «postes subalternes et faiblement rétribués»<sup>53</sup> qui auraient attiré peu d'hommes, et toutes ont des raisons pour justifier leur besoin de travailler à l'extérieur de la maison. Ainsi l'une est divorcée, une autre célibataire,

<sup>45</sup> *Nuages dans la main* (Lausanne : Guilde du Livre, 1940 ; Lausanne : L'Aire, 1987) ; *Comme le Sable* (Paris : Julliard, 1946 ; Vevey, L'Aire bleue, 1996) ; *La Paix des ruches* (Paris : Librairie Universelle de France, 1947 ; Lausanne : l'Age d'Homme, 1984). Toutes les citations proviennent des éditions de 1996 et 1984.

<sup>46</sup> Junod, Alice Rivaz, *op. cit.*, p. 28.

<sup>47</sup> Daniel Maggetti, «Alice Rivaz dans la littérature féminine romande des années 1930-1940», *Etudes de Lettres*, 1 (2002), 7-19 (p. 11).

<sup>48</sup> Marianne Ghirelli, «Une écriture qui s'enracine dans le vécu», *Ecriture*, 48 (Automne 1996), 92-105 (p. 95).

<sup>49</sup> Voir par exemple Sylviane Dupuis, «Transposer dans l'écriture le cinéma muet», *Etudes de Lettres* 1 (2002), 65-73 (p. 67) et Valérie Cossy, «'Ainsi Ma-da-mé-crit-son-journal...' Écriture de soi et histoire selon Alice Rivaz», *Ecriture*, 57 (printemps 2001), 75-93 (p. 75). Cossy nous rappelle aussi la différence entre le «féminisme existentialiste» de Beauvoir et le «féminisme pacifiste et différentialiste» de Rivaz (p. 87).

<sup>50</sup> Voir les réactions de lecteurs et de lectrices republiées dans *Ecriture*, 57 *op. cit.* sous le titre «Psychologie de l'amour en Suisse», 78-88.

<sup>51</sup> Amélie Plume, «Visites à Alice Rivaz», *Ecriture*, 48 (automne 1996), 163-167 (p. 167).

<sup>52</sup> David Parris, «Les grandes choses de la vie : Alice Rivaz (1901-1998)», dans Joy Charnley et Malcolm Pender (éds), *Images of Switzerland. Challenges from the Margins*, Occasional Papers in Swiss Studies, 1 (Berne : Lang, 1998), pp. 53-75 (p. 74).

<sup>53</sup> Natchkova and Schoeni, «Entre angouisses masculines et profit patronal», *op. cit.*, p. 26.

une troisième doit travailler pour faire face à « des revers passagers de situation »<sup>54</sup>. Elles effectuent donc un travail alimentaire et peu stimulant et ne trouvent d'intérêt au bureau que dans les rapports entre femmes, qui sont au contraire dépeints de façon très positive<sup>55</sup>. En comparaison, les hommes, leurs chefs de bureau, sont perçus comme des ennemis, une « race étrangère »<sup>56</sup> avec qui les femmes n'ont rien en commun et qui ne font que reproduire les discriminations sociales dont souffrent les femmes par ailleurs<sup>57</sup>. Que ce soit au travail, à la maison ou de façon plus générale dans la société, les femmes et les hommes sont donc présenté-e-s ici par Rivaz comme très éloigné-e-s les un-e-s des autres, et incapables d'échapper, une fois au travail, à leurs « rôles ». Cette perception rejoint l'idée de Woolf, selon laquelle les femmes doivent avoir quelque chose de différent à proposer pour changer la société, et éviter d'adopter tout simplement le comportement et les valeurs des hommes.

Si Rivaz est très critique du travail et des rapports de travail que peuvent avoir les femmes et les hommes, elle fait une distinction importante entre le travail rémunéré à l'extérieur et le travail non-rémunéré à l'intérieur, trouvant à celui-ci bien plus de points positifs. Les féministes de la deuxième vague ont bien évidemment rejeté cette lecture positive du travail domestique, certaines allant, comme nous l'avons vu, jusqu'à plaider pour la capacité du travail rémunéré à libérer les femmes<sup>58</sup>. Comme Woolf cependant, et comme un certain nombre de féministes actuellement, Rivaz se demande si le travail à l'extérieur est vraiment un « outil de libération », car s'il implique aliénation pour les femmes et incapacité à changer quoi que ce soit à leur condition, elles feraient peut-être mieux de s'abstenir de faire carrière. Sous la plume de Rivaz, le ménage devient donc « plus vivant »<sup>59</sup> que le travail de bureau et elle

<sup>54</sup> Rivaz, *La Paix des ruches*, *op. cit.*, p. 93. Voir aussi Studer, « Sites of Contest and Negotiation », *op. cit.*

<sup>55</sup> Joy Charnley, « Ni ennemie, ni rivale : Female Friendship in the Works of Alice Rivaz, Anne-Lise Grobéty and Noëlle Revaz », *Forum for Modern Language Studies* (January 2008), 53-66.

<sup>56</sup> Rivaz, *La Paix des ruches*, *op. cit.*, p. 85.

<sup>57</sup> Cambrosio, « La 'question sociale' et l'influence de Paul Golay », *op. cit.*, p. 28. Soulignons ici à quel point les propos de Rivaz à ce sujet sont proches de certaines thèses du MLF des années 1970 ; voir par exemple Dardel, *Révolution sexuelle et Mouvement de libération des femmes*, *op. cit.*, p. 73 (« le monde que les hommes nous ont construit ne nous plaît pas. Il est fondé sur la violence, la répression et l'aliénation »).

<sup>58</sup> Beauvoir, *Le Deuxième sexe* et Oakley, *Housewife*, *op. cit.* entre autres.

<sup>59</sup> Rivaz, *La Paix des ruches*, *op. cit.*, p. 93.

n'hésite pas à dire du travail ménager que « nous l'aimons »<sup>60</sup>. Elle compare même les objets employés au bureau (papier, machines à écrire etc) et ceux dont on se sert à la maison<sup>61</sup>, pour conclure que ceux-ci ont de plus belles formes. Tout comme elle trouve dans son travail à l'extérieur une très grande solidarité avec d'autres femmes, à la maison elle ne se sent pas du tout isolée et renforce le lien de « sororité » en répétant très souvent le pronom « nous » quand elle travaille à côté de sa femme de ménage :

Nous savonnons, frottons, environnées de cette sécurité confortable qui nous est donnée lorsque nous pelons des légumes, faisons briller une casserole, cousons une pièce à un habit, entre nous<sup>62</sup>.

Rivaz voit également des parallèles positifs entre le travail agricole et le travail domestique qui, tous les deux, mettent les agriculteurs et les femmes « aux prises avec la matière »<sup>63</sup>. Malgré l'absence de « produit » dans le cadre du travail domestique, Rivaz considère que les actes répétitifs accomplis se ressemblent et que les paysan-ne-s, tout comme les ménagères, « se baissent sur les sillons ou sur le plancher, mettent un genou à terre ou sur des carreaux de cuisine, se redressant, puis se baissant à nouveau, posant, soulevant, versant, puisant et plongeant »<sup>64</sup>. Le seul bémol dans cette description du travail domestique vient avec sa critique de la « double journée » des femmes, où Rivaz rejoint tout à fait les analyses de féministes qui ont critiqué le fait que travailler à l'extérieur ne rimait pas avec moins de travail ménager<sup>65</sup>.

Il ne s'agit pas pour elles d'un métier, mais de dix, de vingt. Et quand elles en ont fini avec un, il leur faut immédiatement se mettre à en pratiquer un autre<sup>66</sup>.

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>64</sup> *Ibid.*, pp. 89-90. L'éducation des enfants est cependant absente de ce portrait des joies du ménage, puisque Jeanne, le personnage principal, n'en a pas et déclare ne pas en vouloir (pp. 102-3). Sa virulence à ce sujet a attiré des critiques à la sortie du livre ; voir Fornerod, *Pêcheuse et bergère*, *op. cit.*, p. 170.

<sup>65</sup> Par exemple Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, *op. cit.*, qui, elle aussi, en parlant de travailleuses à l'usine fait remarquer que « les tâches accomplies à l'usine ne les dispensent pas des corvées du foyer » (II, p. 598).

<sup>66</sup> Rivaz, *La Paix des ruches*, *op. cit.*, p. 87.

Tout en voulant souligner la nature à ses yeux positive de ce travail ménager, elle ne peut que remarquer qu'il incombe inéluctablement aux femmes, qu'elles travaillent à l'extérieur ou non, et qu'il faudrait quand même qu'il soit partagé, point de vue qui garde toute sa pertinence aujourd'hui<sup>67</sup>.

Une contradiction apparente, suggérée dans le texte de Rivaz mais jamais vraiment abordée de front, nous frappe. En effet, malgré ses sentiments mitigés face à son travail de bureau, c'est ce travail rémunéré qui pourrait permettre à Jeanne de jouir d'une certaine indépendance financière si elle devait se décider à quitter son mari – le dilemme central qui ouvre et qui clôt le roman, au terme duquel nous ne savons toujours pas ce qu'elle va faire exactement. De la même façon, malgré ses critiques du monde du travail, où l'on manie le papier et les machines, c'est son journal intime, qu'elle écrit en secret, craignant les sarcasmes de son mari, qui finalement va l'aider à se livrer, du moins sur le papier, et faire évoluer ses sentiments confus. Ces deux éléments, le travail de bureau et l'écriture, semblent donc posséder de potentielles « vertus libératoires »<sup>68</sup> que peine à égaler le travail domestique. Mais cette interprétation bien plus positive du travail ne semble pas ici intéresser Rivaz, pour qui le plus important est la solidarité féminine et l'incapacité du monde du travail à remettre sérieusement en question le statut des femmes dans la société.

Publié en 1946, *Comme le Sable* est, comme *La Paix des ruches*, situé à une époque antérieure, en 1928. Comme dans *La Paix des ruches*, les relations entre les personnages et leurs sentiments les uns envers les autres forment le noyau du récit, mais dans le dernier quart du roman en particulier, nous observons de plus près leurs conditions de travail et leurs attitudes envers ce travail. Le personnage principal, Hélène Blum, fournit un contraste intéressant avec les dactylographes de *La Paix des ruches* puisqu'elle travaille (comme Rivaz) dans une organisation internationale et (au contraire de Rivaz et des dactylographes de *La Paix des ruches*) elle est hautement qualifiée. Son doctorat lui permet d'occuper un poste à

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 89. En 2000 un sondage effectué en Suisse a démontré que, dans 87 % de foyers ayant des enfants de moins de 15 ans, les femmes assumaient la plupart des responsabilités à l'intérieur de la maison.

<sup>68</sup> Ricci Lempen, *op cit.*, p. 136.

responsabilité ; elle fait donc des conférences et dicte ses rapports et ses traductions à de jeunes sténographes telles que Jenny Blaise et Claire-Lise Rivier. Mais tout comme les dactylographes de *La Paix des ruches*, Hélène Blum a besoin de travailler, puisqu'elle est célibataire et comme elles, malgré son statut, elle doit encore obéir à des chefs masculins<sup>69</sup>. Si, selon Claire-Lise, certains chefs « faisaient profession d'égalitarisme et de mœurs démocratiques »<sup>70</sup>, d'autres, selon Hélène, dirigent leur service « avec puissance, intelligence et caprice »<sup>71</sup> ou sont tout simplement des mufles. L'ancien amant d'Hélène, André Chatenay, avec qui elle continue à collaborer, prétend d'ailleurs avoir rompu avec elle parce qu'elle était « trop intelligente pour [lui] » et « parl[ait] trop [...] comme [s]on ex-femme »<sup>72</sup>.

En déplaçant le point de vue narratif d'un personnage à l'autre (André, Claire-Lise, Hélène, Nelly Demierre), Rivaz met en lumière leurs angoisses cachées et leurs interprétations différentes des mêmes événements et démontre à quel point il est difficile pour un individu de sonder la psychologie d'un autre<sup>73</sup>. Les deux sexes sont dépeints comme très différents et incapables de se parler réellement, ce qui est illustré par les rapports tendus et inégalitaires entre André Chatenay et Hélène Blum, Claire-Lise Rivier et Marc Jeanrenaud ou encore Nelly Demierre et Jacques Chamorel. En outre, comme dans *La Paix des ruches*, on s'aperçoit que le monde du travail ne fait que reproduire les inégalités sociales et maintient les femmes et les hommes dans deux camps bien distincts, sans remettre en question le comportement et les attentes des un-e-s et des autres. Ainsi, les hommes occupent les postes les plus importants, les femmes, même les plus haut placées, leur obéissent et des sténographes comme Claire-Lise ont l'impression de perdre toute personnalité individuelle quand elles viennent au travail, se fondant dans la foule. Ainsi les femmes qui arrivent au bureau le matin sont comparées à une « volière »<sup>74</sup> et Rivaz décrit la « migration » de ces femmes le long des couloirs « jusqu'à ce que tout le monde fût à sa

---

<sup>69</sup> Les trois photos d'hommes chez Hélène – son père, André, le Directeur – renforcent encore une fois à quel point sa vie est dominée par des hommes (pp. 182, 298, 301).

<sup>70</sup> *Comme le Sable*, op. cit., p. 130.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 187 et p. 188.

<sup>73</sup> Sur le point de vue narratif, voir la Préface de Françoise Fornerod dans l'édition de 1996.

<sup>74</sup> Rivaz, *Comme le Sable*, op. cit., p. 229.

place, sur chaque chaise une employée, sous chaque table deux jambes de soie habituées à rester des heures immobiles»<sup>75</sup>.

Vu la situation inférieure dans laquelle elles se retrouvent, le mariage revêt une grande importance pour les femmes puisque, selon Claire-Lise, «une dactylographe mariée était légèrement d'un rang supérieur à une dactylographe qui ne l'était pas»<sup>76</sup>. Les jeunes femmes, encore une fois, investissent le travail domestique d'une plus forte valeur que le travail de bureau et, encore célibataires, elles idéalisent le mariage, contrairement à Jeanne, qui est revenue de ses illusions romantiques<sup>77</sup>. Ainsi réfléchit la jeune Claire-Lise en pensant à ses collègues :

Mari ou machine à écrire ? Dilemme inéluctable, sans autre échappatoire. Pas difficile de deviner ce que la plupart de ses camarades eussent choisi si on leur avait demandé leur avis. Il n'y avait qu'à ouvrir leurs tiroirs de bureau pour y découvrir de petits napperons brodés au plumetis, de la lingerie commencée, des tricotages variés qu'elles se hâtaient de sortir dès qu'elles avaient un moment de libre entre deux copies ou deux prises de sténographie<sup>78</sup>.

Tout comme pour Jeanne et ses collègues dans *La Paix des ruches*, l'intérêt principal du travail pour Claire-Lise réside dans la possibilité de rencontrer d'autres femmes et d'y trouver ce qu'elle appelle «la camaraderie d'équipe, l'amitié sans arrière-pensée»<sup>79</sup>:

[...] ce qu'il y avait de mieux dans ce travail de bureau trouvait-elle, c'était ce compagnonnage amical entre dactylographes, cette camaraderie dont on dit qu'elle est l'apanage des hommes, produit viril de l'école de recrues, des usines et des terrains de football, mais ne demande pour se développer qu'une certaine promiscuité journalière entre des êtres parqués dans le même local, tenant les mêmes objets dans les mains, courbés sous la même férule, couvant au cœur la même révolte<sup>80</sup>.

Ce genre de camaraderie semble en fait plus difficile à atteindre pour Hélène Blum, qui a un travail plus intéressant mais peu de collègues

---

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>77</sup> Il en sera de même pour Nelly Demierre, qui accepte de se marier avec Chatenay sans vraiment le connaître. Perçue par lui comme un «bel objet», en acceptant son offre de mariage elle deviendra complètement dépendante d'un homme qu'elle n'aime pas (voir *Le Creux de la Vague*).

<sup>78</sup> Rivaz, *Comme le Sable*, *op. cit.*, pp. 227-8.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>80</sup> *Ibid.*, pp. 226-7.

femmes, et est condamnée à continuer à collaborer avec un homme qui ne se rend même pas compte de sa souffrance. Tout en étant consciente des différences d'âge et d'intérêts entre elles, elle s'intéresse à Claire-Lise et remarque qu'elles ont quand même en commun une vision partielle et morcelée de leur travail, situation voulue par l'organisation même de leurs activités respectives<sup>81</sup>.

Ces deux romans de Rivaz reflètent donc la réalité sociale des années 1930 et 1940 en Suisse, tout en nous donnant une idée de la vision négative de Rivaz quant au travail. Celle-ci a pu être influencée par sa propre expérience du travail, car, désireuse d'avoir le temps d'écrire mais en même temps obligée de travailler pour gagner sa vie, elle a souvent été frustrée dans ses ambitions et a vécu très douloureusement cet « outil de libération » transformé en piège. On peut aussi y voir une analyse plus théorique de la situation, qui fait écho aux réticences de Woolf, mettant en garde contre l'idée d'entrer dans le monde du travail sans remettre en question ses bases. Ceci, semble dire Rivaz, ne pourra que mener à la frustration, puisque les femmes retrouvent ainsi les discriminations et les freins dont elle n'ont que trop l'habitude par ailleurs et finissent par se réfugier dans le seul aspect positif de ce travail, c'est-à-dire les contacts avec d'autres femmes.

## Amélie Plume

Amélie Plume (née en 1943) « choisit les situations les plus banales, les plus simples, les plus évidentes, celles que chacun vit sans même y songer »<sup>82</sup> et excelle à dépeindre des scènes qui reflètent la réalité de très près. Comme Alice Rivaz, elle a souvent écrit sur les rapports qu'entretiennent les femmes et les hommes, mais sur un ton très différent et à la lumière des luttes et des acquis du féminisme de la deuxième vague<sup>83</sup>.

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, pp. 235-6.

<sup>82</sup> Doris Jakubec, « Postface », dans *O qu'il est beau le jet d'eau* (Carouge-Genève : Editions Zoé, 1995), pp. 51-57 (p. 51).

<sup>83</sup> Elle a publié jusqu'à ce jour *Les aventures de Plumette et de son premier amant* (1981) ; *Oui, Emile pour la vie* (1984) ; *En bas, tout en bas dans la plaine* (1986) ; *Marie-Mélina s'en va* (1988) ; *La mort des forêts ni plus ni moins* (1989) ; *Promenade avec Emile L.* (1992) ; *Hélas nos chéris sont nos ennemis* (1995) ; *O qu'il est beau le jet d'eau* (1995) ; *Ailleurs c'est mieux qu'ici* (1998) ; *Toute une vie pour se déniaiser* (2003) ; *Chronique de la Côte des neiges* (2006) ; *Mademoiselle Petite au bord du Saint Laurent* (2007).

Dans *Hélas nos chéris sont nos ennemis*<sup>84</sup> Plume reprend l'idée que les femmes essaient de jongler entre le travail à l'extérieur et le travail domestique, mettant en cause, comme Rivaz, le fait que ce sont encore et toujours les femmes qui assument le gros du travail ménager<sup>85</sup>. Leur harassante « double journée », critiquée par Rivaz, n'a donc pas disparu, elle s'est même intensifiée, semble-t-il. Cette impression est renforcée par l'emploi de phrases à rallonge, souvent sans ponctuation, qui laissent à peine le temps de respirer, le changement constant de point de vue et la répétition de formules courtes telles que « déjà 7 h 30 », « déjà midi », « déjà six heures moins le quart », « je vais être en retard » ou « qu'est-ce que je pourrais bien faire à manger à midi/ce soir ». Les multiples personnages du roman, de différentes générations, forment « une combinaison polyphonique »<sup>86</sup>, effet que Plume elle-même appelle « a symphony »<sup>87</sup>, et ces personnages observent les problèmes rencontrés par les femmes sans vraiment les analyser. Cette approche ironique et oblique est typique de Plume, laissant à la lectrice le soin d'interpréter les commentaires de ses personnages :

ce n'est pas une vie qu'elles ont ces jeunes femmes d'aujourd'hui tellement pressées ! Moi je ne travaille pas, c'est quand même plus facile. A part le ménage, les courses, la cuisine, la lessive, le repassage, je fais ce que je veux. Si je n'avais pas à m'occuper de ma mère qui est malade, j'aurais même du temps pour moi<sup>88</sup>

Comme chez Rivaz, c'est la solidarité féminine, surtout inter-générationnelle, qui domine le récit et permet aux femmes de s'en sortir. Plume emploie constamment la répétition et un rythme rapide pour renforcer l'intensité et les séries de pronoms donnent l'impression d'une expérience partagée entre femmes :

<sup>84</sup> Carouge-Genève : Editions Zoé, 1995.

<sup>85</sup> Dans une lettre écrite à l'auteure de cette étude, Amélie Plume écrit que « je n'avais pas du tout en tête *La Paix des ruches* en écrivant *Hélas...* », mais ajoute dans un postscriptum que « l'honnêteté et la reconnaissance obligent à mentionner les influences occultes : comment les lectures déteignent *inconsciemment* dans l'encre de celui, ou celle, qui écrit ? » (24 février 2003).

<sup>86</sup> Jakubec, « Postface », *op. cit.*, p. 53. Voir aussi Marylène Rouiller, « Du 'je' au jeu : polyphonie, poétique de la vocalité et représentation, trois aspects de la voix dans *Les aventures de Plumette et de son premier amour* d'Amélie Plume » (Université de Lausanne, Mémoire de Licence, 2001).

<sup>87</sup> « Writing as a Woman in a Small Country. Round-Table Discussion » dans Charnley *et al.*, *op. cit.*, pp. 121-144 (p. 142).

<sup>88</sup> Plume, *Hélas nos chéris*, *op. cit.*, p. 22.



J'en ai  
elle en a  
nous en avons  
elles en ont  
assez ! Assez !<sup>89</sup>

Malgré les tensions qui peuvent exister entre filles et mères<sup>90</sup>, ce sont souvent celles-ci qui viennent à la rescousse en cas de besoin, les hommes, pères et maris, étant la plupart du temps absents du tableau domestique :

Maman c'est moi je sais que j'abuse un peu excuse-moi je suis complètement débordée, puis-je te déposer les gosses pour les faire manger et que tu les ramènes à l'école ensuite<sup>91</sup>

Et eux ? Où sont-ils ?  
Que font-ils ?

Je ne sais pas moi  
je vous l'ai déjà dit  
une séance ?  
sur un chantier ?  
dans un bureau ?  
à l'atelier ?  
au tennis ?  
au foot ?  
aux putes ?  
à la guerre ?  
dans un train ?  
dans un avion ?  
demandez-le leur  
dans une navette spatiale ?  
n'importe où  
partout  
sauf sur le trottoir  
à la sortie de l'école<sup>92</sup>

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 63.

Les hommes s'en tirent donc à bon compte. On remarque leur absence mais les méthodes employées pour leur faire prendre conscience de la situation sont douces et peu envahissantes et en attendant qu'ils veuillent bien participer aux tâches domestiques, on s'arrange entre femmes sans remettre sérieusement en question les structures sociales. Ces femmes finalement peu exigeantes rêvent de leur bonheur « si une fois par semaine, une seule, Pierre, Paul, Jacques et Jean rentraient pour faire à manger aux enfants ! »<sup>93</sup> et se demandent comment aborder la question sans brusquerie. Comme toujours, l'humour adoucit les choses et les critiques chez Plume restent sous-entendues. Les revendications restent ainsi peu politiques et les solutions peu radicales, basées sur des arrangements individuels plus que sur une transformation collective.

demander clairement les choses... – et commencer par de petites tâches... – assorties d'explications claires! – Tu parles, ça leur rappelle leurs mères et ils prennent la fuite! – alors ne demande rien et attends l'intercession du Saint-Esprit!<sup>94</sup>

Tout en forçant bien sûr le trait dans un but humoristique, Plume décrit *Hélas...* comme « [s]a façon de clore le sujet » sans « la virulence qui [l]'animait, dix ans plus tôt »<sup>95</sup>. Malgré le manque de convictions militantes de la plupart de ses personnages, et le ton léger et drôle, Plume n'en réussit pas moins à brosser un portrait très négatif des hommes, incapables, à part quelques exceptions, de se rendre compte de ce que ressentent les femmes et de remédier à la situation :

Alors  
comment se fait-il  
puisqu'ils se prennent tous  
pour de bons maris  
qu'un bon mari  
plus  
un bon mari  
donnent  
un wagon  
de femmes grognons?<sup>96</sup>

---

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>95</sup> Lettre de Plume, *op. cit.*

<sup>96</sup> Plume, *Hélas nos chéris, op. cit.*, p. 26.

Plume est cependant nettement moins dure que Rivaz, qui défendait l'idée que les femmes et les hommes étaient fondamentalement différent-e-s les un-e-s des autres et que les hommes étaient responsables des discriminations dont souffraient les femmes. Chez Plume la responsabilité masculine est moins clairement décrite. En effet, malgré l'emploi du mot « ennemis » dans le titre, dans *Hélas nos chéris*, tout le monde, femmes et hommes, est victime de la situation et souffre des conditions sociales. Bien qu'elle soit évidemment critique du manque de partage, Plume hésite à dire que la faute en revient entièrement aux hommes et reconnaît que le changement d'attitudes et de comportement qu'on attend d'eux pose parfois problème aussi.

Sur le plan du travail rémunéré il y a eu une certaine évolution puisque les femmes ne sont plus obligées de se contenter de postes inintéressants et de tâches monotones et sont souvent cadres, tout comme les hommes, mais les rapports de force et les jeux de pouvoir sont cependant les mêmes et la transformation de la société qu'appelaient de leurs vœux Woolf et Beauvoir n'a pas encore eu lieu. Pour commencer à imaginer un autre monde, Plume prend un certain nombre de situations convenues où elle inverse la répartition traditionnelle des rôles féminins et masculins, en partie pour créer de l'humour mais aussi peut-être pour pousser à la réflexion. Elle crée par exemple cette dénomination inédite, « Monsieur Huguette Lapoussine, né Brutus Lemarteau époux de leur Présidente-Directrice-Générale »<sup>97</sup> et inclut dans son récit un couple qui a décidé que c'est la femme qui ira travailler pendant que le mari reste à la maison. Mais l'échange des rôles n'empêche pas le retour des stéréotypes, comme en attestent les reproches simplement inversés de l'épouse professionnellement active :

si tu veux te trouver un petit boulot trouve-le mais organise l'intendance en conséquence parce que moi je n'ai pas une minute tu le sais bien Raoul pas une c'est exclu que je m'occupe de quoi que ce soit dans cette maison<sup>98</sup>

Lisette est devenue aussi agressive que le premier homme venu, adoptant un langage fort martial pour parler de ses concurrents, déclarant

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>98</sup> *Ibid.*, pp. 28-9.

par exemple à propos de l'un d'eux, « il l'a pris en pleine poire, pan! comme si je l'avais fusillé »<sup>99</sup>. Donc là où on aurait pu rêver « d'une autre distribution des rôles »<sup>100</sup>, quelque chose de « complètement révolutionnaire »<sup>101</sup>, nous sommes amenées à conclure avec un des personnages que finalement « ça ne change pas la face du monde d'inverser les rôles »<sup>102</sup>. Car en dépit des transformations sociales indubitables que Plume reconnaît dans son texte, et qu'elle exagère bien évidemment dans un but comique, nous avons très fortement l'impression qu'aucun changement radical n'est intervenu. Plutôt que de décrire un monde où le partage des tâches à la maison est acquis et le monde du travail transformé, Plume dépeint un monde où les discriminations perdurent, quitte à être réparties différemment de temps à autre. Sous l'humour dont Plume a le don, une vision très négative de la société et du travail émerge donc : réussir sans adopter les valeurs dominantes semble être difficile, voire impossible ; et la réussite encourageant l'agressivité, en somme l'égalité entre les sexes est encore loin.

## Conclusions

Rivaz et Plume proposent à cinquante ans de distance des romans qui à bien des égards sont très différents : nous trouvons chez Rivaz un ton souvent triste, parfois tragique avec un récit à la première personne dans *La Paix des ruches* et les divers points de vue de *Comme le Sable*, alors que Plume adopte un ton résolument léger et choisit la « polyphonie » papillonnante. Le même intérêt pour les femmes et les petits détails de leur vie est cependant présent chez ces deux auteures. En phase avec les changements sociaux qui sont intervenus au cours des décennies, le travail des femmes en dehors du foyer a évolué dans le texte de Plume, pour devenir plus varié et représenter plus souvent quelque chose que les femmes ont choisi plutôt que subi ; elles sont plus nombreuses à vouloir et pouvoir faire carrière comme Hélène Blum et à reprendre le travail après

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 70.

la naissance d'un enfant. Mais malgré ces différences, certains aspects importants ne semblent guère avoir évolué entre les années 1930 et les années 1990 : ce sont encore et toujours les femmes principalement qui s'occupent des enfants et qui doivent jongler entre les demandes de leur travail et leurs responsabilités domestiques ; malgré le nombre croissant de femmes qui travaillent en Suisse, les structures sociales manquent souvent et il faut continuer à faire appel à d'autres femmes, souvent les grands-mères, pour faire face ; dans certains secteurs du travail les femmes souffrent encore de stéréotypes et du « plafond de verre » et ne réussissent qu'à condition de se conformer aux valeurs dominantes. Si d'un côté le travail peut sembler représenter, comme le soutenait un certain discours féministe, la libération des femmes de leur foyer et l'indispensable indépendance financière, on voit aussi que de Rivaz à Plume, certains changements importants sur le plan des comportements et des attitudes se font toujours attendre.

[...] il faudra trouver de nouvelles formes d'organisation du travail, de répartition des tâches dans la famille, de structures d'accueil pour les enfants. Un changement profond des mentalités est nécessaire si on souhaite favoriser l'égalité des chances de carrière entre les sexes<sup>103</sup>.

[...] c'est à l'ensemble de la société de se réorganiser et non pas aux femmes de bricoler des solutions dont elles sont seules à faire les frais<sup>104</sup>.

Pour Rivaz, la société fabriquée par les hommes ne convenait pas aux femmes et si elles étaient aux commandes, les choses se passeraient différemment, point de vue qu'on retrouve quelques décennies plus tard avec le *MLF*. La camaraderie entre femmes est tenue pour acquise et dans *La Paix des ruches* son personnage Jeanne fait des efforts, lorsqu'elle pense à ses collègues, pour trouver quelque chose de positif à dire sur chacune d'elles. Quant à Plume, tout en s'identifiant au féminisme<sup>105</sup>, elle n'hésite pas à critiquer les femmes et le mouvement des femmes quand elle peut en tirer de l'humour, puisque justement elle ne croit pas qu'on puisse diviser si facilement que cela les responsabilités. Les femmes peuvent être

---

<sup>103</sup> Wenger, *op. cit.*, p. 238.

<sup>104</sup> Collectif Femmes en grève, *Le temps compté de l'égalité*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>105</sup> Plume dans *Écriture*, 48 *op. cit.*, p. 167.

agressives tout comme les hommes sont capables de tendresse. Pour elle aucune cible n'est taboue et même des causes féministes des plus sérieuses n'échappent pas à son humour :

Toute ma vie que je donne à la cause des femmes, c'est surhumain ! Je ne sais pas si vous imaginez, si vous pouvez imaginer qu'en plus de ma carrière qui me prend toutes mes forces c'est tous les soirs que je suis prise, Le Bureau pour l'égalité, Le Foyer pour les femmes battues, Halte à la violence, S.O.S. Viol Secours, Mouvement de self-défense, Non au harcèlement sexuel, Non à la pornographie, Non à la prostitution des enfants, Stop à l'inceste etc. etc. tous les soirs, à peine le temps de manger que je repars<sup>106</sup>.

Elle s'attaque à la famille, fût-elle la plus évoluée, au couple, même libéré, à l'homme comme à la femme, aux valeurs, aux idéologies, à l'éducation<sup>107</sup>.

Les féminismes revendiqués par Rivaz et Plume sont donc très différents : là où Rivaz est différentialiste, se demandant si le travail représente vraiment une source de libération, défendant les femmes et prônant un changement radical de la société, Plume reconnaît malgré tout qu'il y a eu des progrès qui ont bénéficié aux femmes et serait plus égalitariste, partisane d'une approche graduelle via la législation. Bien que le texte de Plume soit moins ouvertement militant que celui de Rivaz, et bien que la « guerre des sexes » soit moins évidente chez elle, à leur façon les deux textes nous font bien comprendre que pour les femmes le travail est à double tranchant. Il permet en effet d'être indépendante mais en même temps emprisonne les femmes dans un monde dont elles ne contrôlent pas les règles et où elles ne sont pas maîtresses de leur sort. En s'investissant de plus en plus dans le travail à l'extérieur sans avoir réglé le problème du partage des tâches à la maison, on pourrait se dire que les femmes ont perdu sur tous les plans. Un monde du travail sur d'autres bases avec une société environnante transformée et le travail domestique partagé, comme disait Rivaz, serait bien évidemment une autre affaire.

Comme l'a dit Jean Vuilleumier en parlant de Plume, les livres de ces deux auteures ont permis aux femmes de « se reconnaître enfin dans les livres écrits par leurs semblables, selon leur optique propre et non plus à

---

<sup>106</sup> Plume, *Hélas nos chéris*, *op. cit.*, p. 32.

<sup>107</sup> Jakubec, « Postface », *op. cit.*, p. 53.

travers le miroir déformant de la perception masculine»<sup>108</sup>. Rivaz dénonce très fortement la société, les hommes et les conditions de travail des femmes, tandis que Plume est moins directe, plus subtile et conclut sur le rêve « d'une histoire inconnue dans laquelle nos chéris ne seraient plus nos ennemis »<sup>109</sup>. Malgré tout ce qui a certainement changé en Suisse entre les années 1930 et les années 1990 sur le plan des lois et des attitudes, et en dépit des incontestables différences entre Rivaz et Plume, nous sommes frappées dans ces textes par ce qui n'a guère évolué et ne semble pas près de le faire, notamment le manque de partage des tâches ménagères. On s'aperçoit aussi que les doutes et les inquiétudes exprimés par certaines féministes concernant le travail et sa place dans la vie des femmes restent d'actualité et qu'on est encore loin de pouvoir répondre de façon définitive à la question clé, « le travail, outil de libération des femmes ? »

Joy CHARNLEY  
*Université de Strathclyde*

---

<sup>108</sup> Jean Vuilleumier, « Les femmes et l'écriture », *Tribune de Genève*, 27 mai 1983 (p. 25).

<sup>109</sup> Plume, *Hélas nos chéris*, *op. cit.*, p. 86.